

## LE SYNDROME DE L'ANGE GARDIEN- ALIUS ET IDEM (VERSION 3)

Jacques Eglem

Dans un vague brouillard qui s'était, sournoisement, immiscé dans les rues étroites de la ville ; les néons des magasins diffusaient leurs lumières polychromes. Elles remplaçaient celle du jour qui, doucement, déclinait. Ce premier froid me saisit. J'enfouis mon visage dans le col relevé de ma veste. J'éprouvai une sorte d'assurance derrière ce rempart de tissu. Et c'est avec confiance et fermeté que je franchissais les portes de la boutique pour y faire les courses quotidiennes et échanger quelques mots, quelques traits d'esprit qui vous autorisent, éphémèrement, d'exister ou encore un sourire fugitif pour se convaincre que ce monde renferme un peu de bonté et de douceur.

*J'avais froid, immobile, assis sur ce banc. En attendant qu'il ressorte de l'épicerie, je contemplais, au travers de la brume d'automne qui envahissait l'atmosphère poisseuse de la rue, ce regain d'agitation qui s'empare de la ville après une journée de remuements et de grouillements immuables et ordinaires. Cette soudaine effervescence, presque joyeuse, s'évanouirait vite ; la cité s'apaisera avant de s'endormir ; la vie, terrée derrière les murs, sombrera dans le silence et la torpeur. Quand, enfin, je le vis sortir, un petit sac en plastique, à la main, qui devait contenir les courses du jour... A son air réjoui, son allure assurée, qui indiquaient qu'il était un client fidèle, je compris où je pourrai le retrouver ... Mais pour ce soir, ma mission s'arrêtait là... Nous avons le temps...*

A la sortie, le sourire encore aux lèvres, je ne sus pourquoi, je fus frappé par ce qui me parut, d'abord, un détail : Le banc, habituellement abandonné à cette heure-ci, était occupé par un homme vêtu d'un costume clair. Pourquoi y prêtais-je attention ? L'aurais-je déjà vu ? Sur ce banc, peut-être ? Il est des broutilles qui, sans raison, accaparent l'esprit... Je rentrais chez moi, pensant à cet homme.

Après le rapide repas, comme de coutume, je m'enfermais dans le bureau pour écrire ; un moyen d'échapper à la monotonie et aux fadaïses du quotidien et de plonger dans les profondeurs des sentiments visitant le dédale de l'imagination. Mais ce soir, l'image de « l'homme du banc » vint, à plusieurs reprises, brouiller mes pensées. Je pris mes cachets et me couchai tôt.

Le lendemain fut un jour peu commun. Le pâle soleil automnal avait fini par déchirer le voile cendré de la brume de la veille et un ciel paisiblement lumineux, éclairait, maintenant, les

rues et les squares. Sans grand effort d'imagination, on aurait pu percevoir les notes enjouées d'un pianiste céleste interprétant un concerto de Mozart. Une longue flânerie mena mes pas solitaires à travers le parc aux augustes silhouettes des arbres alanguis, propices à la rêverie. Je pensais à la tournure des réflexions qui inspiraient mes travaux d'écritures : tout s'ordonnait avec une fluidité inattendue. Les idées brillantes et limpides étaient pareilles aux eaux miroitantes du bassin qui jouxte les grilles du jardin. Le bourdonnement lointain, mais suffisamment perceptible, de la ville me ramena à une réalité plus prosaïque : il était temps de rentrer. Je passerai chez le libraire récupérer ma commande avant de me rendre chez l'épicier.

*Comme d'habitude, depuis déjà une semaine, je l'attendais, assis sur le banc, en face du magasin. Tous les soirs, il est venu. Je le remarquais du bout de la rue. Car, à bien l'observer j'avais noté des détails plus ténus ; sa démarche n'était pas tout à fait régulière ; il traînait légèrement le pied droit... J'attendais qu'il ressorte de l'épicerie son sac à la main. Alors il arrivait à moins d'un mètre de moi et passait son chemin. Cette proximité, aussi fugace fut-elle, me permit d'entrevoir les traits d'un homme âgé d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, courts et soignés ; l'expression de son visage était neutre, les yeux continuellement rivés sur le sol. Je ne pus lire aucune émotion malgré le bouillonnement de ses pensées, les unes fugitives, les autres plus prégnantes. A moi d'en savoir plus...*

*Ce jour-là, à son passage je me levai et le suivis. Au bout de quelques dizaines de mètres, ses pas devinrent, subitement, plus lents. Je dus ralentir et marquer mes distances sous peine de voir échouer ma besogne, si peu qu'il me remarqua... Au passage, il salua un voisin (sans doute) d'un*

*sourire rapide qui éclaira son visage pour la première fois. Cela suffit pour en dévoiler le charme et la beauté qui se cachaiient sous son masque habituel et d'usage : « La beauté de l'âme se répand comme une lumière mystérieuse sur la beauté du corps » écrivait, avec tant d'intelligence, Victor Hugo...*

*Je le quittai sur le pas de sa porte, continuant à marcher d'un pas égal. Ce soir, j'avais parcouru quelques bribes de ce qui était écrit dans son âme. Bien peu, à vrai dire, mais déjà beaucoup. Je ne devais pas, pour autant, m'attendrir et poursuivre, sans faillir, la tâche qui m'incombait.*

Sur le chemin du retour, une étrange impression occupait mon esprit : « l'homme du banc », en face de l'épicerie, était encore là, ce soir... Que faisait-il là ? Attendait-il quelqu'un ? Après tout, cela ne me regardait pas. Et pourtant ... Perdu dans mes pensées, je marchais la tête basse si bien que je faillis ne pas reconnaître mon voisin qui dût être surpris que je ne lui adresse qu'un vague salut à son passage...

*Lors de l'une de ces promenades quotidiennes, il arriva au seuil de sa porte en rêvassant (je l'avais remarqué à son regard vide et à l'ébauche d'un sourire de béatitude). Il ouvrit et grimpa l'escalier qui lui faisait face, sans avoir refermé derrière lui. Je stoppai net mes pas devant la porte entrebâillée. Sans bruit, je me glissai dans la cage d'escalier maintenant plongée dans une semi-obscurité. Je montai et pénétrai dans l'appartement silencieux. Mon intuition me guida vers un bureau encombré et désordonné qui laissait à penser que j'y retrouverai, bientôt, mon homme occupé à ses activités... En l'attendant, je tentais d'en savoir davantage sur son compte en*

*considérant ses objets, ses cahiers entassés comme le butin de toutes les conquêtes d'une vie. Il n'y avait aucune photo au mur. Ce qui révélait qu'il s'attachait aux souvenirs gravés dans sa mémoire qui étaient plus subtils et combien plus riches que leur trace matérielle. Il naviguait sans repères dans ses mers intérieures. Mais alors, à quoi pouvaient lui servir ces cahiers ouverts, ces feuilles de papier éparses, ces livres, cet ordinateur dont l'image dansait dans l'obscurité ... ? Le voilà ! Vite, je me repliai dans un coin ténébreux et je l'observai, l'observai toujours...*

Voici la fin d'une belle journée, un moment auquel j'accordais toute ma prédilection. Je rejoignais le bureau et retrouvais, dans le vieux plumier de bois, mes stylos préférés. Avec une réelle délectation, je choisissais le cahier voulu, presque les yeux fermés, parmi la multitude rangée dans un (dés)ordre qui m'était propre. Je m'installai commodément et presque rituellement je commençai par relire le travail de la veille, tout en envisageant la tournure que je donnerai à mon idée pour qu'elle paraisse bien habillée. Maintenant, sur mon épais cahier à spirale, ma plume fusait aussi vite que mes idées, négligeant la graphie au point de peiner à me relire. Subitement, une vision traversa mon esprit, échappant à toute analyse du raisonnement et coupant court le propos de ma réflexion : « l'homme du banc ! »... Il était là. Dans cette pièce ... Je me retournai brusquement : Personne !... Dans le silence absolu, je scrutai le bureau jusqu'à ses infimes recoins : Rien !... Pas le moindre mouvement, pas même celui du voile des rideaux qui frissonne au plus léger courant d'air et qui, là, semblait pétrifié. Aurais-je rêvé ? Mon intuition m'aurait-elle abusé ? Il est vrai, me dis-je, pour me rassurer, qu'elle ne relève ni de l'expérience et encore moins de la raison... Je me remis à écrire. Cependant mon inspiration fut brouillée, parasitée par cette étrange impression. Je n'arrivais pas à me concentrer, raturant, m'interrompant souvent... Il le fallut un

long moment pour recouvrer mon calme qui me permit, malgré tout, de travailler assez tardivement. J'allais me coucher avec une étrange sensation ... assez déconcertante...

*Il s'installa et commença à écrire à la suite de son texte : les mots s'enchaînaient, piégés sur le papier à une vitesse fulgurante de crainte qu'ils ne s'évaporent avant que l'éphémère pensée ne soit, elle-même, engloutie par les flots mouvants qui agitaient son esprit. Je m'approchai doucement... J'étais sur le point d'accéder à sa conscience en le lisant... A première vue, il s'agissait d'un texte qui évoquait la raison et les jugements de son auteur. Le stylo qui glissait rapidement sur la feuille allongeant et déformant les mots, s'arrêta... Le plumitif se retourna inopinément mais ne me vit pas. Il avait senti ma présence. Il fallait que je me méfie... Sa vigilance était maximale ; il se sentait traqué. Il épiait les plus légers bruissements ; le moindre souffle d'air lui aurait paru suspect... Puis, tout doucement, il se remit à écrire avec une fébrilité évidente. Je restai en retrait pour qu'il puisse continuer, sereinement, ses travaux. Ce qu'il fit un long moment ce soir-là... Dans le bureau désormais vide, je me saisis des cahiers délaissés. Ce que j'y lu m'exhorta à réagir fermement.*

C'est le lendemain que je pus confirmer ce que je craignais : Il était là ! Dans le bureau, à inspecter, par-dessus mon épaule ce que j'écrivais. Chaque fois que je m'arrêtais pour le surprendre, il disparaissait. J'entrepris d'user de ruse pour le confondre car j'avais à faire à un être malin et perfide : Je feignis de ne plus me préoccuper de lui, espérant une réaction de sa part. Mon stratagème fonctionna parfaitement. Une voix grave, caverneuse qui éclata dans le silence du bureau me fit tressaillir : « Es-tu convaincu de ce que tu écris ? ». Je crus mourir de frayeur. Mon

cœur faillit exploser tant il s'emballa. Les paroles me parurent si distinctes qu'il ne pouvait s'agir du fruit de mon imagination. Elles résonnèrent dans ma tête, le reste de la soirée où, paralysé, je ne pus écrire une ligne de plus...

Dès lors, commença un long et cruel supplice : Jours comme nuits la voix de « l'homme du banc » s'adressait à moi pour me tourmenter, mettant, continuellement, en doute mes jugements, mes convictions, ma raison : Alors que je m'apprêtais à formuler quelques vérités qui sont les fondations de l'appréciation des valeurs humanistes, il intervint d'une voix posée « Les vérités ne se possèdent pas, elles se cherchent. » Par cette sentence, il mettait à terre l'échafaudage de ma raison que je croyais pourtant solide. Le doute... Où les avais-je trouvées, ces vérités ? Les avais-je cherchées ? Ou étaient-elles tombées du ciel se présentant comme évidences acquises ? Je tentai, tant bien que mal de me justifier en invoquant des années de réflexions, de connaissances accumulées quand il trancha d'un air péremptoire. : «Tu n'aimes que ce que tu connais ou que tu crois connaître. Mais connais-tu l'intérieur des monts, l'envers du vent ? ». ...

*A partir de ce moment, j'étais son maître. J'avais interrompu le déferlement de ses pensées. Il me suffirait de lui imposer constamment ma présence, le maintenir sous pression pour qu'il renonça à méditer... Ne plus se préoccuper que de moi.*

*De jour en jour je le vis dévoré davantage par la peur qui le hantait. Son esprit torturé n'était, désormais, plus capable d'aucune réflexion rationnelle. Son âme était prisonnière de son esprit malade. Pour autant, je ne relâchais pas mes efforts qui devaient aboutir prochainement.*

A chacune de mes idées « l'homme du banc » opposait une réfutation ou une mise en doute ou encore ajoutait une nouvelle entrave. Je renonçai à lui répondre et même à penser, préférant le fuir. Mais impossible de lui échapper ; à tous moments il apparaissait au détour d'une rue, à l'entrée d'une pièce avec un visage affreux, la bouche contractée, crispée par un rictus sarcastique. Je claquais les portes, le suppliais, criais qu'il aille au diable (ce qui devait lui procurait d'infâmes plaisirs)... Rien n'y fit. « L'homme du banc » ne me lâchait plus. J'en perdis l'appétit, le sommeil et malgré les médicaments les tremblements me reprirent. Obsédé par mon persécuteur, je m'enlissais chaque jour davantage. Il me semblait impossible de me soustraire à sa mainmise. Jusqu'au jour où, une toute petite idée, imperceptible et que je fis grandir avec cent précautions pour qu'elle resta secrète allait devenir la clé de ma geôle...

*Un soir, alors que je m'adressais à lui pour le miner un peu plus encore, il eut l'audace de me répondre autrement que par des cris ou des insultes. Lui, que je pensais déjà un genou à terre, agonisant presque, n'attendant plus que le coup de grâce que je tardais à lui accorder ; il déclara d'une voix ferme qui révélait une certaine opiniâtreté soudainement retrouvée : « Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie que j'ai résolu de partager avec vous... » Une colère intérieure s'empara de moi : Comment ce misérable, ce loquedu tremblotant et méprisable s'autorisait-il d'enjoindre de nouvelles convenances ?! Je sentis que le vent tournait. Je redoutais que tout l'ouvrage entrepris voilà quelques semaines ne fût à reprendre à zéro. Je fulminais mais restais silencieux attendant d'entendre la suite...*

« - Nous allons écrire notre singulière histoire. Vous en avez, amplement, soufflé le thème ! » Pas de réponse. Je prenais ce silence comme un encouragement. Accepterait-il ?... Je ne pouvais qu'en douter connaissant l'individu. Il fallait miser gros pour l'appâter. Afin de garder la main, j'annonçai : «- En contrepartie de votre collaboration, je vous remettrai mes mémoires et autres notes que j'ai pu écrire auparavant, à l'aboutissement de notre chef-d'œuvre commun.» Je n'obtins, en guise d'approbation, qu'un indistinct grognement embarrassé. Je le tenais. C'est moi qui dictais les règles. Je ne ménageai pas mes forces dans cette bataille. A partir de cet instant je ne cessai de lui parler pour le convaincre de coécrire notre stupéfiante rencontre. Bien au-delà de mes souvenirs surannés, l'essence de cette œuvre serait transcendante à l'espace et au temps, à la matière et à la logique... Je ne savais plus s'il était là, silencieux ou s'il avait disparu après avoir échoué sa mission. Toujours est-il que je continuais à déverser des flots de paroles à tous moments et en tous lieux, de manière à ce qu'il se tint tranquille et que je ne fusse plus son prisonnier.

*Pris au piège, démuni, je n'avais d'autre choix que de m'effacer. Mais, Dieu sait pourquoi, il lui fallut me convaincre... à moi ! À moi, qui ne jurait que par la négation des passions humaines, insensible au malheur ou au bonheur des Hommes. Il s'y employa avec ferveur. Il faut concéder qu'il sacrifiait ses précieux cahiers, dans lesquels ses engagements et ses vérités, écrits à l'encre noire, figeaient tout ce que la mémoire ne peut préserver de l'irrémissible sort que leur destinerait le temps. Une fois en ma possession, il ne resterait, sur terre, nulle trace de son passage.*

*A chaque instant, il avait une pensée à mon égard. Il continuait à me parler alors même que j'avais fait mine d'avoir disparu. Ainsi, allait-il soliloquant dans son bureau comme dans la*

*rue où les passants le regardaient d'un air condescendant ou amusé. Le regard des autres, il s'en moquait. A son tour il se sentait investi d'une mission ; celle de me convertir à sa raison.*

C'est dans une autre prison que j'allais échouer : une chambre d'hôpital dans laquelle se succédaient de savants docteurs et infirmières qui, chaque jour, écoutaient avec bienveillance et un soupçon de pitié, ma vérité que j'ai défendue avec véhémence au début et lassitude à la fin.

Seul, à mon chevet, « l'homme au banc » prêtait une oreille attentive à ce que mon esprit ne pouvait renoncer à clamer.

« De n'importe quelle emprise, de n'importe quelle prison, l'âme est libre et le bonheur est une disposition à rêver. » Ce sont les derniers mots qu'il nota sur un épais cahier à spirale.

Qui de lui ou de moi fut le maître de l'autre ?

---

*Les traitements de la maladie de Parkinson peuvent déclencher une psychose : hallucinations le plus souvent visuelles, ou fréquemment l'impression d'être accompagné d'une personne.*

*Ce phénomène est connu sous le nom de **syndrome de l'ange gardien**.*

**JACQUES EGLEM**

**16/11/2014**

